



Les trois rois de Cologne

Kate SEDLEY

ISBN : 978-2-264-04872-1

320 pages

Prix : 7.90 €

Le quatrième jour, les ouvriers découvrirent le corps.

Les deux premières journées avaient été consacrées à arracher les ronces, les arbrisseaux chétifs et les herbes folles qui avaient envahi le lieu durant dix ans, depuis que les nonnes de Sainte-Marie-Madeleine avaient cessé de l'utiliser comme cimetière. En fait, pour autant qu'on sût, le terrain n'avait jamais servi à cet usage ; les sœurs étaient devenues peu à peu moins nombreuses et, en ce printemps tout neuf de l'an de grâce 1481, elles n'étaient plus que trois.

Le travail proprement dit – retourner et dépierrer la terre – commença à l'aube du troisième jour ; la matinée était déjà bien avancée, le lendemain, quand les ouvriers, unissant leurs efforts pour déloger un rocher récalcitrant, creusèrent plus profond et découvrirent des ossements humains – un pied et une jambe.

Une exploration plus poussée révéla les restes d'une femme – quelques mèches de cheveux sombres, longues jusqu'à la taille, demeuraient accrochées au crâne. Les ouvriers supposèrent d'abord qu'on avait commis une erreur ; qu'à une époque plus ou moins reculée une religieuse avait été inhumée là sans que ce fût consigné dans les archives. Mais l'idée fut promptement écartée lorsque les sœurs, indignées, soulignèrent qu'aucune des leurs n'eût été ensevelie parée de bagues d'or fin, d'un riche collier d'ambre et d'une ceinture à maillons d'or et d'argent dotée d'un fermoir en améthyste. En outre, le chef d'équipe et ses deux subordonnés attestèrent qu'un lambeau d'étoffe émeraude – du velours, peut-être, ou de la soie – avait été visible avant de tomber en poussière au contact de l'air.

Si ce n'était une nonne depuis longtemps défunte, qui était-ce donc ?

Cette histoire, en ce qui me concerne, commença quelques semaines auparavant, quand Bristol et la campagne environnante étaient encore dans l'étau de l'hiver, quand les doigts et les nez rougissaient sous l'âpre morsure du vent montant du fleuve, chargé de neige fondue. La cité était quelque peu préservée du pire des intempéries par les hautes terres au nord. Mais quand les gelées de janvier firent enfin place au grésil de février, l'épidémie de maux de gorge, de rhumes et de toux ne connut guère de répit, pas plus que la morosité qui va toujours de pair avec les journées courtes et froides, les nuits longues et glacées.

C'était l'époque, aussi, où la patience s'amenuise, où les chamailleries domestiques virent à la querelle ; vivre les uns sur les autres dans un perpétuel confinement provoquait des disputes sans commune mesure avec ce qui les avait causées. Je sortais autant que je le pouvais avec ma balle et le chien. Mais Adela restait cloîtrée auprès des enfants, et quand je m'en revenais au crépuscule, las, transi et affamé, l'épouse aimante quittée au matin s'était transformée en mégère, à bout de forces et de nerfs, prête à me rabrouer à la moindre vétille. Les deux aînés – mon beau-fils, Nicholas, et ma fille Elizabeth – se montraient maussades et grincheux comme seuls savent l'être

des enfants de six ans ; Adam, leur petit frère de deux ans et demi, trottinait dans nos jambes et hurlait de rage à chaque contrariété, ce qui ne lui gagnait pas l'affection des siens.

— Estime-toi heureux d'avoir toute une maison pour jouer et non un cottage d'une pièce, petit ingrat ! criai-je à Nicholas un soir que ses ronchonnements m'irritaient plus que de coutume.

Ma foi, si fort que l'on croie ne former qu'une famille, il suffit, lorsqu'on est un parent adoptif, d'adresser une parole sévère à l'enfant qui n'est pas le sien pour se prouver qu'on se trompait.

— Ne traite pas mon fils d'ingrat ! me lança Adela en déposant dans nos écuelles une louchée de poisson séché et de soupe aux lentilles.

La journée avait été exceptionnellement longue ; aller et retour jusqu'à Keynsham – une marche de deux lieues, froide et exténuante – et pas grand-chose dans ma bourse pour prix d'un tel voyage. Je n'étais pas d'humeur à être semoncé.

— Oh, c'est *ton* fils à présent ? rétorquai-je d'un ton dur. Eh bien, ma mie, je te rappelle que grâce à mes efforts il a de quoi manger et se vêtir.

Les traits d'Adela se figèrent tel un masque, celui-là même qu'elle arbore lorsqu'elle est fâchée ou blessée.

— Ne m'appelle pas « ma mie » quand tu ne le penses pas, répliqua-t-elle d'une voix sèche. Comme à l'instant, visiblement.

Elizabeth nous fit sursauter en éclatant en sanglots. Penaud, je me levai à demi pour aller vers elle quand elle demanda en reniflant :

— Pourquoi vous vous disputez tant ? Ce n'est pas pareil quand tu t'en vas et qu'Oncle Richard est là ! m'accusa-t-elle avec un regard noir.

— Oncle Richard ? répétai-je, ébahi.

J'eus la pensée fugitive qu'elle faisait allusion à mon ami et employeur occasionnel, le duc de Gloucester, mais cela n'avait aucun sens.

— Tonton Dick ! Tonton Dick ! brailla Adam en martelant la table de sa petite cuiller.

Je regardai Adela, espérant des éclaircissements. Penchée sur Elizabeth à qui elle murmurait des paroles de réconfort, elle leva vers moi un visage empourpré mais plein de défi.

— Bess parle de Richard. Richard Manifold.

— Tu l'invites, lui, quand je ne suis pas là ? demandai-je, outré.

— Quelquefois. Je me sens seule sans toi. Tu le sais, nos voisins ne se montrent guère aimables à notre égard, et il n'est pas toujours possible à Margaret de parcourir le long chemin depuis Redcliffe.

Margaret était sa cousine, et également mon ancienne belle-mère.

— Et puis, Richard est un vieil ami, continua Adela. Je le connais depuis des années.

Ses arguments ne manquaient pas de bon sens, néanmoins je n'étais pas d'humeur à me laisser apaiser.

— Eh bien, ma chère, tu attiseras encore plus l'animosité des voisins si tu reçois des hommes en mon absence.

— Que veux-tu insinuer, Roger ? interrogea-t-elle avec un calme inquiétant.

Nous le savions fort bien l'un et l'autre, et aussi – du moins je l'espérais – que cette accusation était infondée. Toutefois je n'étais pas prêt à en discuter pour le moment.

— Je ne tolérerai pas que mes enfants appellent Richard Manifold « Tonton ».

Je tapai du poing sur la table et le regrettai aussitôt, car Hercule se mit à aboyer et Adam m'imita avec énergie.

— Qui a émis cette suggestion ?

— Richard.

— Je vois.

Une fureur froide m'étreignait et, en dépit de la raison, j'étais trop las pour la combattre. Je ne portais pas Richard Manifold dans mon cœur, or, je le sentais, il se croyait désormais si sûr de l'amitié d'Adela, il avait si bien ancré ses pieds sous ma table qu'il n'hésitait plus à revendiquer un lien de parenté avec nos enfants.

J'avalai une cuillerée de bouillon et dis d'une voix grasseyante :

— Comprends-moi bien, Adela ! Je ne permettrai pas que cet homme mange ici en mon absence. Ni qu'Elizabeth ou Adam l'appellent leur oncle.

De propos délibéré, j'omis de mentionner mon beau-fils. Qu'elle agisse donc comme il lui plaisait.

Ce qui lui plut fut de reprendre place à table sans un mot et de finir son souper. Je ne pouvais en rester là.

— Est-ce compris ? m'obstinai-je.

— Parfaitement. Sois sûr que je respecterai tes ordres à la lettre.

Sa voix aurait glacé l'Enfer lui-même.

Une telle obéissance était due au chef de famille, cela va de soi ; cependant, je n'avais jamais été du genre à exiger la soumission des miens. Tant mieux, d'ailleurs, vu qu'ils m'en marquaient rarement et que, tout comme aujourd'hui, j'étais mal à l'aise lorsque cela se produisait. En temps normal, je me serais vite réconcilié, mais je sombrai dans un silence maussade à cause de ma sourde jalousie.

Bien des années plus tôt, avant qu'Adela épousât Owen Juett, Richard Manifold lui avait demandé sa main, toutefois elle lui avait préféré son prétendant du Hereford. Et depuis qu'elle était de retour dans son Bristol natal, elle montrait sans équivoque qu'elle m'aimait, moi, et non lui. Pourtant, du premier jour de notre mariage, il était devenu une présence constante dans notre vie. Vu qu'il était l'adjoint du shérif, c'était un peu compréhensible, je suppose, compte tenu de mon intérêt pour le crime. Mais cela ne s'arrêtait pas là. Richard Manifold, en bon célibataire, était toujours ouvert à l'idée d'un repas gratuit et d'une compagnie autre que la sienne. À mon profond ennui, Adela le prenait en pitié. Elle lui offrait une place à notre table et au coin de notre feu beaucoup trop souvent pour ma tranquillité d'esprit.

Elle m'affirmait et me prouvait son amour, néanmoins j'étais un homme. Je désirais une totale adoration de celle que j'avais choisie, tout en conservant la liberté de lorgner n'importe quelle jouvencelle à mon goût. Non que je fusse infidèle, cependant il se pouvait que je succombe un jour à la tentation. Comme le sait toute personne sensée, pour un homme, c'est différent.

Le repas se poursuivit dans un silence rompu par les chuchotements complices des deux grands et par Adam, qui avait découvert qu'en émettant un très fort bourdonnement monocorde, il pouvait tous nous ignorer. (Il chantait aussi faux que moi.) Adela ne pipait mot. Elle remplissait mon écuelle et mon gobelet sans que j'aie à le lui demander. La tension entre nous était insupportable ; il aurait fallu percer l'abcès.

Mais j'étais trop épuisé pour me quereller : cela attendrait une prochaine fois.

— Je sors, annonçai-je.

Il faisait noir. La brève journée de février s'était achevée par une pluie régulière qui tambourinait contre les vantaux de bois. Les portes de la cité étaient fermées et verrouillées depuis longtemps, toutefois les tavernes restaient ouvertes pour les honnêtes citoyens qui voulaient s'amuser ou, comme moi, oublier leurs soucis. Je renfilai mes bottes, m'enveloppai dans mon manteau dont je remontai bien le capuchon, puis je parcourus Small Street vers la chaleur douillette de *La Treille verte*, mon antre favori dans l'ombre de l'église All Saints. Il y avait à Bristol d'autres auberges, et à foison, cependant j'avais mes habitudes à *La Treille* – également dénommée *Abyngdon* ou *La Nouvelle Auberge*, comme il vous plaira – et je m'y sentais chez moi.

N'étant pas d'humeur loquace, je me faufilai à une table dans un coin, en retrait dans la pénombre, et, le nez dans mon gobelet, je me préparai à ruminer mes griefs d'époux et de père. J'en étais au stade de l'apitoiement larmoyant sur moi-même quand je fus distrait par l'arrivée d'un groupe bruyant à la table centrale. J'y reconnus John Jay, le propriétaire de navire, et son capitaine, le Gallois Thomas Lloyd. L'été précédent, ces deux hommes et leur équipage étaient partis de Bristol pour tenter de découvrir l'île de Brasil, censée s'étendre à l'ouest de l'Irlande. Ils avaient disparu en mer durant neuf semaines ; leurs parents, leurs amis et la population de la ville les tenaient pour morts. Et voilà que, semblait-il – car leurs voix joviales permettaient à toute la salle de profiter de leur discussion –, ils projetaient de recommencer l'été suivant. Moi qui aimais

garder les pieds sur la terre ferme, j'étais sidéré que ces fous pussent souhaiter sérieusement mettre leur vie en péril et troubler la quiétude générale une seconde fois, et ce pour des chimères.

Je les observais encore, fasciné, quand l'homme assis près de moi partit. Je remarquai à peine qu'un autre client prenait sa place. Ce fut seulement lorsqu'une voix agréable lança : « Bonsoir, maître Chapman ! » que je tournai la tête et reconnus l'échevin John Foster, un de nos voisins.

Or, en temps normal, nos voisins de Small Street nous évitaient avec autant d'obstination que si nous étions une bande de va-nu-pieds. Ils n'avaient jamais tout à fait pardonné à Cicely Ford de m'avoir légué sa demeure avant de s'éteindre. (N'eût-elle été connue à Bristol pour sa douceur et sa bonté, cette générosité eût été mal interprétée. Quelques rumeurs, aussi fausses que grossières, subsistaient d'ailleurs concernant nos relations.) Cependant, j'avais eu affaire avec l'échevin l'année précédente, le mystère que je tentais d'élucider impliquant une de ses parentes éloignées¹. Je l'avais trouvé non seulement poli mais affable, attitude singulière vu notre différence sociale. Je n'étais qu'un pauvre colporteur et lui, ancien bailli et shérif de la cité, un riche marchand qui importait chaque année des tonnes de sel de Rhénanie (il vouait une admiration passionnée à la cathédrale de Cologne). En outre, il était le futur maire de Bristol et prendrait sous peu les rênes de cette prestigieuse fonction. Je ne me serais pas attendu à le rencontrer dans une modeste taverne ; pas plus que je n'aurais supposé qu'il se donnât la peine de me parler. Ce qui prouve que la vie réserve bien des surprises.

— Vous paraissez très intéressé par nos amis là-bas, remarqua-t-il quand je l'eus salué à mon tour.

Ne craignant jamais d'affirmer mon opinion, je m'exprimai avec force au sujet de ce projet d'expédition.

— Ils nous ont déjà infligé une peur bleue. Maintenant, ils veulent recommencer. Et tout cela pour quoi ? Cette prétendue île de Brasil existe-t-elle seulement ? La plupart de ceux avec qui j'ai parlé croient que c'est un mythe.

Pensif, l'échevin sirota l'ale qu'un serveur obséquieux venait de déposer devant lui en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire sur l'ordre du tenancier.

— En ce qui concerne cette île, vous avez peut-être raison. Mais quoique je ne sois pas marin – je me borne à louer les vaisseaux qui transportent mon sel de Rhénanie –, je pense que des terres pourraient s'étendre quelque part au-delà de l'Irlande. Certains témoignages paraissent difficiles à réfuter. Mon propre sentiment, partagé par quelques-uns, est que ces terres se situent beaucoup plus à l'ouest qu'on ne le supposait jusqu'à présent. Si elles existent, en tant que port de commerce nous avons tout intérêt à les trouver.

— Pourquoi ?

Mon compagnon expliqua avec un petit rire :

— Je pourrais vous répondre d'un air sentencieux qu'il nous incombe, à nous autres chrétiens, de découvrir la création de Dieu, d'explorer Son monde et de porter Sa parole à ceux qui ne l'ont jamais entendue. Mais la vérité plus prosaïque, mon ami, c'est que Bristol a besoin de nouveaux marchés afin de conserver sa prospérité et sa place de premier port après Londres.

— J'aurais pensé que cette cité était assez riche et assez active pour qu'on n'ait aucun doute à ce sujet, lui opposai-je, sceptique. Des navires venus de l'Europe entière, et même d'au-delà, entrent et sortent du port à toute heure, six jours par semaine. Quelquefois les quais sont si encombrés que l'on peut à peine passer la main entre la proue d'un bateau et la poupe du voisin.

— Cela se peut, maître Chapman, répondit l'échevin, s'essuyant la bouche sur sa manche en toute simplicité. Il fut un temps où c'était vrai, mais plus maintenant. Par exemple, le vin comptait naguère parmi nos principales importations. Or il y a trente ans, les Français nous ont repris Bordeaux et la Gascogne, et les grandes flottes viticoles ont disparu presque du jour au lendemain. Certes, ce commerce connaît un léger renouveau grâce à nos importations d'Espagne et du Portugal, mais pas en quantité suffisante. D'ailleurs, pour un palais raffiné, le vin d'Espagne ne

¹Voir *Le Fils prodigue*, 10/18, n° 4170.

remplacera jamais un cru français. Toutefois, le commerce du vin n'est pas le seul menacé. Le poisson, ajouta-t-il, faisant signe d'emplir nos gobelets à un jeune serveur qui passait.

— Le poisson ? répétais-je, dubitatif.

Il me semblait qu'on débarquait plus de poissons sur les quais de Bristol que l'océan entier n'en pouvait contenir. Certains jours, leur odeur empestait la ville entière.

— Le poisson. En particulier la morue – ou cabillaud, pour la désigner par son nom à la mode. Depuis plus d'un siècle, nous entretenions un commerce florissant avec l'Islande. En contrepartie de notre savon et de notre drap de laine, les Islandais nous envoyaient d'énormes quantités de morue séchée. Cela nous permettait de subvenir à nos besoins et de vendre le surplus dans une zone qui s'étendait jusqu'à Londres à l'est, Salisbury au sud et Worcester au nord. À présent, ce commerce aussi est compromis. Voyez-vous, il nous faut de nouveaux marchés. Alors, si vraiment un territoire s'étend à l'ouest de l'Irlande, nous devons le découvrir de toute urgence et établir des échanges avec lui, avant que d'autres ne nous prennent de vitesse.

— D'où vient que le commerce de la morue est menacé ?

— La Hanse offre aux Islandais des tarifs plus élevés ; ces prix, les marchands de Bristol n'en ont pas les moyens, pas plus en nature qu'en argent. Par malheur, ajouta mon compagnon avec un soupir, la cité de Cologne fait partie de la Hanse.

— En quoi est-ce un malheur ?

Je crus un instant que John Foster ne répondrait pas. Puis il demanda :

— Êtes-vous capable de garder un secret, maître Chapman ?

— Je le crois, répondis-je avec circonspection, ne sachant ce qui suivrait.

L'échevin sourit.

— De toute manière, cela se saura bientôt.

Il continua, sans logique apparente mais avec une modestie touchante :

— Vous avez peut-être ouï-dire que, sous peu, je vais devenir maire. J'ai décidé qu'il est grand temps d'œuvrer concrètement pour ma ville natale. Après en avoir discuté avec mon épouse, j'ai résolu de bâtir une chapelle et un hospice hors de l'enceinte, tout en haut de Steep Street, sur un lopin de terre que j'ai récemment acheté aux nonnes de Sainte-Marie-Madeleine. Elles l'avaient loué à l'abbé de Tewkesbury il y a fort longtemps – un bail de quatre-vingt-dix-neuf ans – dans l'intention d'en faire un cimetière. Mais nul n'y a jamais été enseveli et les sœurs ont décidé de s'en défaire. Aussi, après négociations, le terrain m'appartient. Oh ! Je sais ce que vous pensez !

Il se trompait. À cet instant précis, mon esprit était totalement vide.

— Vous pensez – à juste titre – que Bristol bénéficie déjà de maints excellents hospices, dont ceux fondés par mes bons amis, William Spencer et Robert Strange, sans oublier le vieux Gaunt's Hospital. Mais qui n'a pas la fatuité d'espérer que son nom lui survivra pour la postérité ?

— Très... noble entreprise, approuvai-je, un peu crispé. Mais... Pardonnez-moi, qu'est-ce que cela a à voir avec ce dont nous parlions ? Et avec le fait que Cologne soit membre de la Hanse ?

L'échevin Foster rit tout bas.

— J'oubliais ! Je compte ainsi faire édifier une chapelle en plus de l'hospice. Quand elle sera finie – et qui sait le temps que cela prendra ? Nos maçons anglais ne sont pas réputés pour leur célérité...

— Mais ils le sont pour leur art, intervins-je, tâchant d'atténuer par un sourire la brusquerie de ma remarque.

— Cela va sans dire ! Donc, quand ma chapelle sera enfin terminée, je la dédierai aux trois rois de Cologne. Si des problèmes demeurent avec la Hanse, je m'attends à quelque opposition, toutefois je suis décidé à agir à ma guise.

— Les trois rois de Cologne... C'est-à-dire les Rois mages ?

— En effet. Au XII^e siècle, leurs reliques furent transférées de Milan à Cologne par l'empereur romain germanique Frédéric Barberousse lui-même. Melchior, roi de Nubie et d'Arabie, avait offert de l'or à l'Enfant Jésus en symbole de la royauté. Gaspard, roi de Tharsis et d'Égypte, de l'encens en tribut à sa divinité. Et Balthazar, roi de Godolie et de Saba, de la myrrhe, présage de mort. En Orient, on utilise cette plante pour l'embaumement.

— Ce sera très inhabituel, en effet. À ma connaissance, aucune autre église ou chapelle ne leur est dédiée.

— Aucune, confirma-t-il d'un air enjoué. Cela suscitera la controverse, à coup sûr. Mais chaque chose en son temps. Le terrain doit d'abord être débroussaillé. J'enverrai des ouvriers dès qu'il fera meilleur. À la mi-avril ou début mai... voire un peu plus tôt, si le printemps est clément. Qui peut le dire ? Permettez-moi de vous offrir un autre gobelet d'ale, après quoi je vous souhaiterai une bonne nuit. Vous devez avoir envie de retourner à votre famille.

Je réprimai une grimace et le remerciai, néanmoins je ne pus m'empêcher de demander :

— Pourquoi m'avez-vous pris pour confident, maître Foster ?

Il n'affecta pas de ne pas comprendre, mais répondit avec franchise :

— Je vous apprécie. J'ai été impressionné par la façon dont vous avez résolu cette mystérieuse affaire à Wells, l'an passé. Ma parente m'a informé de l'issue – sous le sceau du secret, bien entendu. D'après les rumeurs, vous avez acquis une certaine réputation dans ce domaine, notamment, je crois, en travaillant à l'occasion pour Sa Grâce, le duc de Gloucester. Vous n'êtes pas tout à fait le simple colporteur que vous prétendez. Et, qui sait ? Je pourrais moi-même avoir besoin de vos services un jour.

On eût dit que l'échevin avait reçu le don de double vue. Car, deux mois plus tard, quand le corps ramené au jour dans le terrain de Steep Street fut désavoué par les nonnes, John Foster se sentit une responsabilité envers la défunte. Ce bout de terre lui appartenait désormais, et la malheureuse n'avait très certainement jamais reçu de sépulture chrétienne : lorsqu'on avait soulevé le crâne, on avait découvert à l'arrière un trou indiquant qu'il avait été défoncé. Quelle que fût l'identité de cette femme, il ne faisait aucun doute qu'elle avait été assassinée.